

HISTOIRE ANCIENNE ET OCEAN INDIEN

DANS LES PERSPECTIVES MALGACHES

par

Y. JANVIER

Ce qu'on entend par « histoire ancienne » dans les trois quarts au moins des Universités du monde correspond à une conception des Occidentaux pour qui il n'y a d'autre Antiquité que la leur, et qui en conséquence ordonnent cette histoire autour du Proche-Orient, de la Grèce et de Rome, en une suite quasi-déterministe (et avec un caractère très sommaire en ce qui concerne le Proche-Orient) qui nous vient tout droit de Diodore de Sicile, auteur ancien bien dépassé pourtant.

On ne peut certes nier que plusieurs aspects importants de l'Antiquité méditerranéenne appartiennent au patrimoine culturel de l'humanité entière en raison des développements qu'ils ont connus sur la planète jusqu'à nos jours : la philosophie et la science grecques, le droit romain, l'élaboration du christianisme, entre autres ; ils justifient partout l'étude de cette Antiquité-là.

Cependant, à Madagascar, cette étude revient en somme à intéresser un public d'étudiants aux fondements d'une civilisation d'importation, autrement dit étrangère, alors même que ces étudiants baignent dans une ambiance de décolonisation encore récente et que certains véhiculent parfois des consignes de repliement sur la culture et l'histoire nationales. Une adaptation est donc indispensable.

Il faut reconnaître que cette adaptation n'a pas été réalisée dès la fondation de l'Université de Madagascar. Dans ses programmes de naguère, l'histoire ancienne pendant une dizaine d'années est apparue presque uniquement sous la forme des questions archi-classiques (et en partie anecdotiques) sur Athènes et Sparte, le monde hellénistique, les guerres puniques, ou l'empire des Antonins. Elle restait ainsi, à force de traditionalisme, destinée davantage à des auditeurs

français que malgaches, même quand ceux-ci, dont le nombre allait croissant chaque année, l'étudiaient avec bonne volonté.

Pourtant, il demeure possible, en tenant le plus grand compte de la position géographique de Madagascar et de la protohistoire de l'île, d'intéresser les étudiants de celle-ci à toute l'histoire ancienne, dont l'abandon serait une erreur culturelle.

C'est cette possibilité — déjà mise en pratique — et cet intérêt que le présent article s'attachera à développer. On n'y cherchera pas un résumé d'histoire ancienne de l'Océan Indien ; à cet égard, il ne saurait se substituer aux esquisses déjà publiées sur cette question, et dont la moins mauvaise, en français, demeure pour le moment celle d'Auguste Toussaint (1).

I

Ce qui complique les choses, au départ, est que Madagascar — selon ce qu'on en sait actuellement — se rattache difficilement au reste du monde pour la période traditionnellement appelée l'Antiquité ; période dont il convient, dans l'espace afro-asiatique, de fixer le terminus à la naissance de l'Islam et à la conquête arabe, donc au premier tiers du VII^e siècle. Chronologiquement, c'est plutôt avec le Moyen Age des Occidentaux que semble coïncider ce qu'on peut appeler l'histoire ancienne de Madagascar (2).

Du moins, c'est ce qu'on pourrait conclure des réponses apportées le plus récemment au problème du peuplement de l'île, problème qui se subdivise lui-même en trois questions : celle des origines, celle des itinéraires, celle de la chronologie. Naturellement, en pratique, aucune de ces questions ne peut être vraiment résolue indépendamment des deux autres.

On a souvent souligné le caractère mystérieux de ce triple problème, mais sa résolution a beaucoup progressé depuis une vingtaine d'années (3), grâce aux efforts conjugués des diverses disciplines et techniques : archéologie, ethnologie, géographie, linguistique... (4). Il n'est pas question ici d'en discuter les résultats,

-
- (1) Auguste Toussaint, *Histoire de l'Océan Indien*, Paris, 1961. On peut regretter que les fondements géographiques de l'étude y soient réduits à leur plus simple expression. Utilisable aussi, mais avec la plus grande prudence : Jacques Auber, *Histoire de l'Océan Indien*, Tananarive, 1955, ouvrage sympathique par son esprit de synthèse, mais dont l'optique est très dépassée et les connaissances discutables. L'auteur n'est pas historien, et rédige avec peu de soin.
 - (2) Cf. le titre de Pierre Vérin, *Histoire ancienne du Nord-Ouest de Madagascar, Taloha 5*, Tananarive, 1972 (premier fascicule de sa thèse de doctorat d'Etat).
 - (3) Cf. la constatation de ce progrès dans le manuel de F. Labatut et R. Raharinarivonirina, *Madagascar, étude historique*, Paris, 1969, p. 23.
 - (4) Et notamment la glottochronologie, dont Vérin, qui l'a pratiquée, reconnaît toutefois « les incertitudes » (*op. cit.*, p. 49).

encore moins d'avancer une solution personnelle, ce qui excède ma compétence, mais seulement de rappeler les grandes lignes du consensus actuel.

Pour ce qui est des origines et des itinéraires, il est intéressant de constater que tout le pourtour de l'Océan Indien est concerné, et qu'il faut faire entrer en scène tant les Arabes et les Indiens que les Indonésiens et les Noirs d'Afrique orientale, Bantous ou Pré-Bantous (5). Mais mon propos exige plus particulièrement l'examen de l'aspect chronologique.

Or, actuellement, la majorité des chercheurs a abandonné l'idée d'un peuplement très ancien exposée par Grandidier et le Dr Rakoto-Ratsimamanga, et défendue naguère encore par P. Boiteau (6). C'est ainsi que R. Mauny affirmait en 1970 : « La grande île était déserte au début de notre ère » (7). Corrélativement, beaucoup ont délaissé l'hypothèse d'un substrat africain antérieur à l'arrivée des Indonésiens (8). Selon l'opinion maintenant la plus courante, ces derniers seraient venus en deux vagues séparées par quelques siècles d'intervalle (chacune pouvant naturellement englober un ensemble de nombreux débarquements). La première, contemporaine des débuts de l'hindouisation en Insulinde, et contournant l'Océan Indien par le Nord, aurait fait longuement étape en Afrique orientale avant d'atteindre Madagascar en compagnie d'éléments africains mélangés ou même métissés à elle (9). La seconde, la seule qui soit attestée par les sources écrites à vrai dire (10), aurait utilisé un parcours plus direct, depuis l'Inde du Sud et Ceylan. Mais les sources qui nous parlent des Wak-Wak peuvent aussi suggérer une continuité des voyages indoné-

-
- (5) Cf. Hubert Deschamps, *Histoire de Madagascar*, 4ème éd., Paris, 1972, pp. 1-40. La participation complète du monde de l'Océan Indien aux origines malgaches a été réaffirmée vigoureusement en dernier lieu par Paul Ottino, *Madagascar, les Comores et le Sud-Ouest de l'Océan Indien (projet d'enseignement et de recherches)*, Tananarive, 1974, spécialement p. 5 et préface de Bar-Jaona Randriamandimby.
- (6) Pierre Boiteau, *Contribution à l'histoire de la Nation malgache*, Paris, 1958, p. 18.
- (7) Raymond Mauny, *Les siècles obscurs de l'Afrique Noire*, Paris, 1970, p. 109.
- (8) A ne pas confondre avec la possibilité d'incursions de pêcheurs africains en petit nombre et sans établissement définitif, en vue notamment de la capture des tortues ; possibilité que maintient Deschamps, *op. cit.*, p. 26-27.
- (9) Deschamps, *op. cit.*, pp. 14-17 et 27-30. Cf. également, du point de vue géographique, G. Donque, « Le contexte océanique des anciennes migrations : vents et courants dans l'Océan Indien », *Taloha I, Tananarive, 1965* (numéro spécial des Annales de l'Université de Madagascar, série Lettres et Sciences Humaines), pp. 43-58.
- (10) Comme vient de le rappeler avec force P. Ottino, *op. cit.*, pp. 8-9 et 14.

siens (11). Entre les deux « vagues » de ceux-ci, si on maintient leur distinction, les éléments noirs africains de la population de Madagascar se seraient augmentés, par razzias ou par débarquements libres (12), cependant que nous avons la certitude de contacts et d'incursions arabes après la naissance de l'Islam.

Deschamps écrit encore prudemment, dans l'édition 1972 de son *Histoire de Madagascar*, que « la date des premiers voyages ne peut être estimée qu'à un millénaire près » (p. 30). On est tenté de lui donner raison au vu des hypothèses récentes sur leur chronologie, malgré la convergence de plusieurs d'entre elles vers le cinquième siècle de notre ère.

Ainsi, pour le linguiste Otto Dahl, dont les conclusions ont influencé beaucoup de travaux, la première immigration indonésienne serait à situer très approximativement autour de + 400 (13).

J.-C. Hebert a estimé que les premières migrations remontent au début de notre ère (« Recherches sur l'histoire et la civilisation malgaches », *Bulletin de Madagascar*, avril 1962, pp. 339-352). J. Poirier est d'avis qu'il faut sans doute rajeunir la période de - 300 à + 300 proposée antérieurement, et que l'essentiel des migrations protomalgaches serait à situer dans la seconde moitié du premier millénaire de notre ère, y compris les éléments arabes préislamiques (« Données écologiques et démographiques de la mise en place des Proto-Malgaches », *Taloha I*, pp. 61-82). E. Ralaimihoatra, encore très dubitatif en 1965 dans son *Histoire de Madagascar*, a fini par préférer la datation de Dahl (environ + 400) à celle de Deschamps (à partir de -500) (14).

Du silence du *Périples de la Mer Erythrée* sur les Indonésiens, R. Mauny a d'abord conclu que leurs incursions en Afrique orientale (et à plus forte raison

-
- (11) Le problème des Wak-Wak a été examiné maintes fois depuis G. Ferrand — Cf. notamment O. Dahl, *Malgache et Maanjan*, Oslo, 1951, pp. 357-364 ; P. Vérin, *op. cit.*, pp. 54-57 ; et tout récemment F. Ramiaンドrasoa, « Les Wak-Wak, une entité géographique ou ethno-linguistique ? », *Tantara*, Tananarive, N° 1 (s.d.), pp. 1-27, qui reproduit toutes les citations de sources relatives au sujet.
 - (12) Les tendances actuelles de la recherche sont à la réhabilitation de la part africaine dans les origines malgaches, qu'on avait minimisée depuis Grandidier. Cf. notamment Kent, *Early Kingdoms in Madagascar, 1500-1700*, New-York, 1970 ; Vérin, *op. cit.* ; Vérin, « Cultural influences and the contribution of Africa to the peopling of Madagascar », document préparatoire à la réunion d'experts organisée par l'U.N.E.S.C.O. à l'île Maurice, 1974 ; Ottino, *op. cit.*, spéc. pp. 53-58.
 - (13) Dahl, *op. cit.*, pp. 367-370. Il est vrai que cet auteur croit à un substrat bantou, dont l'idée a été ensuite combattue par J. Dez (« Quelques hypothèses formulées par la linguistique comparée à l'usage de l'archéologie », *Taloha I*, pp. 197-214). L'hypothèse de Deschamps a apparemment le mérite de tout concilier.
 - (14) Ralaimihoatra, *Histoire de Madagascar*, 2 vol., Tananarive, 1965, tome I, Introd. et p. 9 ; Id. « Eléments de connaissance des Protomalgaches », *Bulletin de l'Académie malgache*, 1971, pp. 29-33.

à Madagascar) ne seraient pas antérieures au III^e siècle de notre ère ; il est toutefois revenu sur cette affirmation dans un article de 1972 qui admet que Madagascar était peut-être déjà habitée dès l'époque du *Périple* (III^e siècle ?) (15).

P. Vérin, rejoignant à peu près la position de Dahl, a exposé plusieurs raisons de situer « à partir du Ve siècle de notre ère » le premier départ des Indonésiens pour l'Ouest (*op. cit.*, p. 46 et suiv.).

Enfin, tout récemment, P. Ottino a avancé qu'il n'est pas nécessaire de supposer deux époques d'immigrations indonésiennes dont la première n'est aucunement prouvée (au lieu d'une distinction chronologique, il propose une distinction sociale), et que le peuplement indonésien pourrait donc n'avoir commencé qu'au Xe siècle de notre ère (*op. cit.*, pp. 14-16). Toutefois, il n'exclut pas absolument l'hypothèse d'un peuplement mixte azanien-indonésien au début de notre ère, mais l'estime peu probable (p. 18). D'autre part, un premier apport bantou pourrait remonter aux VIII^e-Xe siècles (p. 57). Cette position d'Ottino est à rapprocher de celle qu'avaient prise peu auparavant J. Mahé et M. Sourdat qui, raisonnant en géologues, ont cru pouvoir affirmer sur la base de datations au carbone 14 qu'il n'y avait pas d'hommes à Madagascar avant le VIII^e siècle de notre ère (16).

Toutes ces prises de position récentes — qui viennent d'être indiquées dans l'ordre de leur apparition — dessinent une tendance au rajeunissement de la chronologie du peuplement de Madagascar. Les débuts de celui-ci, selon la plupart, pourraient encore être tenus pour contemporains des derniers siècles de l'histoire « ancienne » telle qu'elle a été délimitée plus haut ; cependant que, pour les partisans de la datation la plus basse, ils s'inscrivent franchement dans la période que les Occidentaux ont baptisée « Moyen Age ».

Toutefois, je voudrais apporter ma propre contribution à ce problème, dans les strictes limites de ma spécialisation, en insistant sur deux idées :

a) l'absence de preuves archéologiques — constatée avec ou sans datation par des techniques de laboratoire — ne prouve à mon avis absolument rien ; autrement dit, une preuve négative n'est pas une preuve. Les vestiges que l'on voudrait considérer comme probants, ou bien ont déjà été détruits à jamais, ou bien seront découverts plus tard ; cela n'autorise pas à tenir d'emblée pour nulles les suggestions des sources écrites ou des traditions orales, et on ne saurait appuyer un abaissement de datation sur la seule absence des traces matérielles permettant de le réfuter ;

(15*) Mauny, *op. cit.*, pp. 109-110 ; Id. « Du Périple de la mer Erythrée aux Wak-Wak », *Bulletin de l'Académie malgache*, 1972, pp. 29-31.

(16) Mahé et Sourdat, « Sur l'extinction des Vertébrés subfossiles et l'aridification du climat dans le Sud-Ouest de Madagascar », *B.S.G.F.* (7), XIV, 1972, pp. 297-309 ; cf. spéc. pp. 206 et 208.

b) le problème de la chronologie du peuplement de Madagascar ne peut pas être dissocié de la question de savoir si l'Antiquité méditerranéenne — qui n'est pas, en principe, partie prenante dans ce peuplement (17) — a du moins connu ou touché l'île, comme certains documents l'ont fait supposer. Les réponses, encore sujettes à controverses, qu'on y a apportées et qu'on peut y apporter, d'une part ; la manière de lier cette question à celle du peuplement et ce qu'on peut attendre de leur rapprochement, d'autre part, font l'objet de mon autre article dans le présent numéro, sous le titre : « La géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar ? ». Je crois y avoir démontré que cette question peut nous inciter à conserver l'hypothèse de travail d'un peuplement de Madagascar plus ancien que ne le veulent les théories récentes, et qui remonterait à plusieurs siècles avant notre ère. Si la chose se vérifiait définitivement, les commencements de l'histoire de Madagascar seraient donc impliqués pour de bon dans celle de la période traditionnellement baptisée « Antiquité » (18).

II

Puisque les origines malgaches, quoique encore mal connues comme on vient de le rappeler, doivent indiscutablement être recherchées hors de Madagascar et même fort loin de l'île ; puisque tous les éléments actuels du peuplement de cette dernière, hormis le petit nombre de Chinois et d'Européens, proviennent (avec une ancienneté plus ou moins grande, mais très probablement en partie dès la fin des temps antiques) du pourtour presque complet de l'Océan Indien (cf. supra n. 5), dont seule l'Australie n'est sans doute pas en cause, l'histoire ancienne de cet océan et de ses riverains est donc d'une utilité indéniable pour éclairer et situer l'histoire et la civilisation malgaches proprement dites. Quand bien même on voudrait, à Madagascar, se replier sur l'étude de l'histoire nationale — orientation qui serait une erreur culturelle, mais qui a pourtant été envisagée dans l'opinion depuis 1972 et s'est retrouvée dans le bouleversement cataclysmique des programmes de l'enseignement secondaire — on finirait bien par s'apercevoir, en général, que l'histoire ne peut jamais être exclusivement « nationale », et en particulier, qu'il est impossible ici de se désintéresser d'un contexte océanique fort vaste par l'intermédiaire duquel, en fin de compte, Madagascar est indissociable de l'histoire mondiale.

(17) Encore que certaines similitudes dans l'aspect physique des populations de l'Égypte antique et de Madagascar, et dans leur hétérogénéité même, me paraissent frappantes. Il faut évidemment se garder d'en tirer des conclusions précipitées.

(18) Cf. la position de P. Vérin dans son document préparatoire de 1974 (cité supra n. 12) : selon lui, la question n'est plus de savoir si les ancêtres des Malgaches sont Indonésiens ou Africains, attendu qu'à coup sûr il y a les deux (en proportion variable suivant les régions), mais de déterminer les itinéraires et les conditions du mélange migrant, et surtout d'établir une chronologie.

Dans ces conditions, il apparaît que le problème soulevé au début de cet article n'est qu'un faux problème. Toutefois, cela suppose que l'enseignement de l'histoire ancienne à Madagascar s'efforce de répondre aux trois orientations suivantes, qu'on ferait bien d'ailleurs de prendre aussi en considération en Europe :

- 1) élargir l'objet de l'histoire ancienne ;
- 2) traiter de préférence des thèmes universalistes ;
- 3) faire ressortir les liens entre l'Antiquité « classique », c'est-à-dire méditerranéenne, et celle de l'Océan Indien..

1. — *Élargissement de l'objet de l'histoire ancienne :*

Il convient d'ouvrir à une perspective mondiale une conception de l'histoire ancienne que les Occidentaux, comme je l'ai rappelé en commençant, ont jusqu'à présent trop souvent restreinte à leur propres origines. J'ai développé ce point dans un article spécial auquel je prie les lecteurs de se reporter (19). En bref, je m'y suis efforcé de montrer qu'on a d'innombrables raisons de rattacher, pour l'Antiquité, l'étude de l'Inde à celle du monde occidental et proche-oriental ; quant à la Chine, qui en était alors relativement isolée, elle demeure naturellement intéressante à connaître en soi et dans sa sphère propre, qui n'est pas petite puisqu'elle comprend non seulement l'Asie centrale et toute l'Asie du Pacifique, mais peut-être aussi les premières civilisations américaines selon des hypothèses en progrès constant (20).

Comme cependant l'antiquisant « classique » — de même que le médiéviste — ne peut pas tout savoir et tout faire, il est donc indispensable que divers orientalistes lui soient associés dans tout département d'histoire qui se respecte. Ainsi sera réparé ce que le déséquilibre actuel des sources et des bibliothèques, qui privilégie par trop l'Antiquité méditerranéenne, tend à transformer en attitude mentale. Bien entendu, le même raisonnement doit être tenu en faveur de l'étude de l'Afrique noire ancienne.

Ici, la voie est maintenant ouverte à de tels élargissements et rééquilibrages, puisque l'enseignement de l'histoire ancienne en deuxième année du premier cycle est désormais réparti entre un module d'antiquité afro-asiatique et un module d'antiquité gréco-romaine.

2. — *Choix de thèmes universalistes :*

Il serait toutefois regrettable que l'élargissement de l'objet de l'histoire ancienne n'aboutisse qu'à la faire éclater. Tout au contraire, il faut conserver

(19) Y. Janvier, « Antiquité classique et civilisations d'Asie », *L'Information historique*, 1975 (sous presse)

(20) Cf. notamment la communication illustrée de P. Bosch-Gimpéra, « L'Asie et les contacts transpacifiques avec les hautes civilisations américaines », *C.R.A.I.*, 1971, pp. 543-552.

la possibilité d'en montrer l'unité chaque fois que c'est possible. Une deuxième condition à remplir est par conséquent d'étudier l'histoire ancienne, à un niveau ou à un autre, par le biais de thèmes universalistes ou « mondialistes » : entendons par là des thèmes autour desquels on ne se contente pas de rassembler plusieurs civilisations (ce qu'anthropologues et sociologues font déjà dans le cadre du comparatisme, avec les dangers de systématisation que cela comporte), mais qui permettent surtout de montrer les rapports réels qu'elles ont entretenus les unes avec les autres.

A titre d'exemple, on peut présenter le thème qui, de 1973 à 1975, aura été proposé à Tananarive aux étudiants d'histoire en année de licence : « Découverte, connaissance et représentation du monde dans l'Antiquité ». Il est d'ailleurs souhaitable, et prévu, de l'étudier aussi pour d'autres périodes.

La façon dont les hommes ont peu à peu appris à connaître la planète qu'ils habitent, et à se connaître entre peuples, voilà en effet un sujet d'étude fondamental, et souvent négligé à tort.

Les progrès de cette connaissance ont été lents, difficiles, parfois rétrogrades ; il faut analyser leurs causes directes (explorations) ou indirectes (commerce, guerres, diplomatie...), les conditions plus ou moins favorables qu'ils ont rencontrées (climats accueillants ou hostiles, moyens de transport, préjugés, etc.). Ils ont conduit à une image de la Terre très différente au cours des siècles ; ils ont eu des répercussions sur les mentalités collectives : idées favorables, ou défavorables, ou fantaisistes, des peuples les uns sur les autres. Histoire totale et pluri-disciplinarité sont ainsi permises et encouragées par ce thème : dans un cadre événementiel toujours indispensable pour maintenir à l'histoire son caractère concret, on touche à la fois à l'histoire économique, à celle des techniques, à celle des mentalités (psychologie des peuples, des milieux sociaux, des explorateurs, rôle des religions, théories des Anciens sur l'influence des climats, etc.), et bien entendu aussi à la géographie, voire l'astronomie.

Pour la période antique, le grand avantage de ce thème est qu'il permet de parler de tous les peuples dans leur simultanéité chronologique, et des relations réciproques qu'ils ont (ou n'ont pas) entretenues. Finis les cloisonnements en histoire égyptienne, grecque, romaine, indienne, etc., qui sont si faux en réalité.

Quant à la documentation à notre disposition, certes, il ne faut pas se dissimuler qu'elle concerne dans sa très grande majorité les connaissances géographiques des peuples méditerranéens (21) ; mais l'Océan Indien y apparaît bien pour ce qu'il a été réellement, à savoir le premier espace maritime de cette dimension où il se soit passé quelque chose et qui, comme la Méditer-

(21) Cf. sur le plan des voyages de découverte, la proportion des sources gréco-romaines dans le recueil quasi-exhaustif de R. Hennig, *Terrae incognitae*, 2ème éd., tomes I (1944) et II (1950).

ranée, ait relié entre elles de grandes civilisations au lieu de les séparer, à la différence des océans Atlantique et Pacifique (22).

Le thème « découverte et connaissance du monde » se prête donc particulièrement bien à associer dans une même étude, et sans aucun artifice, des éléments qu'on croit habituellement aussi étrangers l'un à l'autre que la géographie gréco-romaine, les conquêtes chinoises ou le peuplement de Madagascar.

Dans l'interprétation des documents relatifs à la connaissance du monde par les Anciens (et toute leur littérature, pas seulement didactique, peut et doit être mise à contribution), deux écoles s'affrontent depuis toujours ; mon autre article du présent numéro offre l'occasion d'assister en détail à un tel affrontement en ce qui concerne la connaissance de Madagascar dans la géographie gréco-romaine. En bref, il y a d'un côté les optimistes, disposés à accorder le maximum de confiance et de fond véridique aux récits légendaires ou réputés tels, à admettre la possibilité des explorations les plus lointaines, à proposer pour les identifications géographiques douteuses les solutions les plus favorables à la science des Anciens. Et il y a de l'autre côté les prudents, soucieux de tenir un compte minutieux et exigeant des possibilités matérielles (état des navires, longueur possible des étapes sur terre ou sur mer, présence d'indigènes hostiles, éléments atmosphériques ou océanographiques défavorables, etc.), et défiants envers les habéleries et vantardises que peuvent receler tous les grands récits de voyages. C'est, au fond, la même opposition quasi-irréductible qu'on retrouve sur les problèmes tant débattus de l'Atlantide ou des « soupapes volantes ». Il en résulte que la délimitation du monde « connu » par les Anciens de telle ou telle civilisation est fort différente d'une école à l'autre, et que, comme je l'ai rappelé ailleurs, Madagascar se trouve en plein dans la zone d'incertitude.

Pour s'en tenir, à titre d'exemple, à des savants français qui se sont occupés de ces questions de géographie antique autour de l'Océan Indien et en Afrique, la première tendance, celle des optimistes, a été incarnée en ce siècle par A. Berthelot, grand admirateur de Ptolémée, ou par H. Lhote (23). La seconde — dont Hérodote peut passer pour un précurseur — semble avoir été représentée à l'extrême fin du XVIII^e siècle par Gossellin, et au XIX^e par

(22) Noté entre autres par Toussaint, *op. cit.*, chap. 1er ; J. Millot cité par Ottino, *op. cit.*, p. 6 ; M. Mollat, « Les relations de l'Afrique de l'Est avec l'Asie », *Cahiers d'histoire mondiale* (U.N.E.S.C.O.), XIII-2, 1971, pp. 291-316.

(23) De Berthelot, principalement : *L'Afrique saharienne et soudanaise — Ce qu'en ont connu les Anciens*, Paris, 1927 ; *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Paris, 1930. De H. Lhote, cf. « L'expédition de Cornelius Balbus au Sahara en 19 av. J.-C. d'après le texte de Pline — Nouvel essai d'interprétation », *Revue Africaine*, 1954, pp. 41-83 (qui donne de cette expédition une interprétation franchement trans-saharienne).

Vivien de Saint-Martin (24). De nos jours, elle l'est de façon plus exigeante par Jehan Desanges et Raymond Mauny (25). Pour ces divers auteurs de la tendance « prudente », les anciens Méditerranéens n'ont connu que la frange nord de l'Afrique, tandis que les « optimistes » vont jusqu'au Niger, voire jusqu'au sud de l'Equateur. On sait que la même divergence s'applique au problème de la connaissance de Madagascar.

Je me garderai bien d'approuver systématiquement l'une ou l'autre tendance. Il est probable que, comme bien souvent, la vérité se situe à mi-chemin ; plus exactement, tout problème de connaissance du monde par les Anciens reste un cas d'espèce, et doit être examiné comme tel.

3. — *Liens entre l'Antiquité classique et celle de l'Océan Indien :*

D'une façon plus spécialement appropriée à mon propos, et ce sera la troisième des orientations annoncées plus haut, il est possible de mettre en lumière des liens étroits et nombreux entre le monde de l'Antiquité classique, centré sur la Méditerranée, et celui de l'Océan Indien qui intéresse directement les Malgaches. Il s'agit ici de la position et du rôle particulièrement favorables du Proche-Orient (égyptien et asiatique) qui, placé à la charnière de ces deux univers maritimes, fournit tout naturellement la matière d'un enseignement d'histoire ancienne convenant à la fois à des Occidentaux — lesquels en sont déjà relativement familiers — et à des étudiants de l'Océan Indien, auxquels il ne sera point étranger.

a) La démonstration en est aisée sur le plan de l'histoire politique : déjà, pendant plusieurs millénaires, l'Égypte pharaonique, placée à la rencontre de l'Afrique et de l'Asie — les géographes gréco-romains l'ont même presque toujours rangée dans l'Asie, qu'ils faisaient commencer au Nil — avait disposé à la fois d'une façade sur la Méditerranée et d'une autre sur la mer Rouge ; il en fut de même, éphémèrement, du royaume de Salomon, que l'épisode de la reine de Saba rattache en outre à l'histoire des Arabes du Sud. En outre, on tend de plus en plus à reconnaître que l'histoire égyptienne ne doit pas être dissociée de

(24) P.F.J. Gosselin, *Géographie des Grecs analysée...*, Paris, 1790 ; *Id.*, *Recherches sur la géographie systématique et positive des Anciens pour servir de base à l'histoire de la géographie ancienne*, 4 vol., Paris, 1798 et 1813. Tout en expliquant déjà comme Berthelot le principe des corrections à apporter aux coordonnées de Ptolémée, Gosselin n'aboutissait pas à des identifications aussi lointaines. — Vivien de Saint-Martin, *Le Nord de l'Afrique dans l'Antiquité grecque et romaine*, Paris, 1860 ; *Id.*, *Histoire de la géographie*, Paris, 1873 (avec atlas, 1874).

(25) J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar, 1962, et nombreux articles — R. Mauny, *Les siècles obscurs...* (*op. cit.*, supra n. 7), qui en ses chap. 3 et 4 rappelle et résume d'innombrables prises de position antérieures (voir l'importante bibliographie en fin de volume) ; *Id.*, contribution à l'*Histoire générale de l'Afrique Noire, de Madagascar et des Archipels* (sous la direction de H. Deschamps), tome I, Paris, 1970.

celle des pays du Haut Nil (Soudan et Ethiopie actuels) et de l'Afrique orientale, monde accessible depuis l'Océan Indien et son prolongement de la mer Rouge (26). En même temps et parallèlement, les diverses puissances mésopotamiennes, chaque fois qu'elles ont pu établir leur domination sur tout le « Croissant fertile », débouchaient simultanément sur la Méditerranée (par la Syrie) et sur le golfe Persique. Ultérieurement, deux empires beaucoup plus vastes ont coiffé la région mitoyenne entre le monde de l'Océan Indien et celui de la Méditerranée : l'empire perse achéménide, pendant un peu plus de deux siècles (en comptant les quelques années où son conquérant Alexandre a pu en maintenir l'unité (27) ; l'empire romain et sa continuation byzantine, pendant plus de six siècles. Or, on ne peut pas ne pas joindre à leur étude celle de l'histoire grecque, qui en est l'éclairage nécessaire. L'étude de ces divers Etats et de leurs civilisations (qui se complète ainsi de proche en proche) ne saurait donc laisser indifférents les étudiants d'un pays de l'Océan Indien, même si on ne se réclame pas du principe absolu d'une histoire totalement universaliste.

D'autre part, Madagascar ayant reçu la marque du christianisme, l'histoire de celui-ci ne peut réellement se comprendre si on renonce à étudier ses origines, qui sont inséparables d'un vaste contexte social, politique, culturel, économique même, et qui plongent leurs racines dans toute l'histoire ancienne proche-orientale jusqu'à sa phase gréco-romaine. Motif supplémentaire, donc, de donner ici droit de cité à l'Antiquité méditerranéenne dans les études d'histoire.

b) A travers ces vicissitudes politiques ou religieuses du Proche-Orient, on constate, comme la géographie invitait à le prévoir, la permanence de deux grands axes d'échanges — échanges matériels comme aussi culturels — entre le monde de l'Océan Indien et celui de la Méditerranée. Combinant des parcours maritimes et terrestres, ces deux axes sont :

- au sud-ouest de l'Arabie, la voie du golfe d'Aden et de la mer Rouge ;
- au nord-est, celle du golfe d'Oman, du golfe Persique et de la Mésopotamie (28).

Les géographes gréco-romains l'avaient d'ailleurs bien compris, qui tenaient le golfe Persique et la mer Rouge -- appelée par eux golfe Arabique --

(26) Cf. les travaux de Cheik Anta Diop et Théophile Obenga insistant sur le caractère « africain » de l'Egypte antique.

(27) Mais cette unité n'a duré que du vivant d'Alexandre, qui est mort jeune. C'est une des raisons de penser que l'illustre Macédonien encensé par tant d'historiens occidentaux a détruit plus qu'il n'a construit. Pour une démonstration plus étoffée, voir A.M. Badi, *Les Grecs et les Barbares, l'autre face de l'histoire*, 3 vol., Lausanne, 1963-1968.

(28) Le rôle de ces deux axes est souligné dans les premiers chapitres d'A. Toussaint, *Histoire de l'Océan Indien*. Pour le cas de la mer Rouge, cf. Y. Janvier, « La Mer Rouge, lien entre deux mondes dans l'Antiquité » (article à paraître aux *Cahiers d'Histoire*, Lyon, 1976).

pour les deux golfes d'une même mer, leur fameuse **mer Erythrée**, c'est-à-dire toute la proche nord-ouest de l'Océan Indien, des rivages de la Tanzanie à ceux de Ceylan. Les peuples de l'Antiquité méditerranéenne et proche-orientale ont joué ensemble un rôle primordial sur cette mer et ses prolongements ; mais, en dépit d'une documentation déséquilibrée en leur faveur, nous ne devons cependant pas ignorer les mouvements qui s'y produisirent en sens inverse : accès en mer Rouge des marines de toute l'Asie méridionale, et même, pense-t-on, de la marine chinoise à la fin de l'Antiquité (29) ; ambassades indiennes et ceylanaises à Rome, etc. Ainsi, le monde de l'Océan Indien allait à la rencontre de celui de la Méditerranée, et non pas seulement l'inverse ! Cette constatation est le symbole de ce que doivent être les études d'histoire ancienne à Madagascar.

*

* *

Le département d'Histoire de l'Université de Madagascar n'avait pas attendu la révolution de 1972 pour prévoir la modification de ses programmes dans le sens qui vient d'être indiqué pour l'histoire de l'Antiquité. C'est maintenant chose faite ; mais il faut souligner que cet effort n'est qu'un aspect de la question.

En effet, pour former des chercheurs nationaux aptes à la recherche scientifique concernant l'histoire de l'Océan Indien, et tout spécialement pour les périodes les plus anciennes, pour lesquelles aucune ressource documentaire ne peut être négligée, l'Université doit absolument se doter des enseignements linguistiques qui lui manquent encore de façon étonnante.

Que les programmes de la faculté des Lettres, aux origines, aient été conçus beaucoup plus pour les Européens de Madagascar que pour les Malgaches, cette évidence n'éclate pas seulement pour l'histoire ancienne comme on l'a vu dès le début de cet article ; la tare était plus générale. Cependant, sur le seul plan des enseignements de langues, tant anciennes que vivantes, l'orientation prise depuis 1972 — pour autant qu'il y en ait une — n'a nullement redressé les choses.

Ainsi, après la disparition du grec depuis plusieurs années, on a laissé le latin mourir de sa belle mort, en ne désignant pas de successeur au dernier uni-

(29) Cary et Warmington, *Les explorateurs de l'Antiquité*, Paris, 1932 (éd. fr. de *The ancient Explorers*, Londres, 1929), p. 123, admettent quelques voyages de Chinois au royaume d'Axoum au début de notre ère. Cf. aussi J. Needham, « Abstract of Material presented to the International Maritime History Commission at Beirut », *Actes du VIIIe Colloque international d'histoire maritime*, Paris (S.E.V.P.E.N.), 1970, spéc. pp. 140-141. On trouve des allusions à la présence de « Sères » (Chinois) en Ethiopie dans le roman d'Héliodore, *Les Ethiopiques*, IX, 16-17 et X, 25-26 : anachroniques pour l'intrigue (qui est censée se placer au temps de l'Egypte perse), elles peuvent être vraies pour l'époque de la rédaction (IIIe siècle de notre ère) ou un peu avant.

versitaire qui en avait la charge. On a cru par là renoncer à des luxes inutiles ; la chose pourrait se discuter. Mais qu'a-t-on créé qui puisse plus évidemment et plus immédiatement convenir à des étudiants malgaches et préoccupés d'histoire nationale ? On n'enseigne encore, à l'Université de Madagascar, ni l'arabe, ni le swahili, ni le sanscrit et ses principaux dérivés ; les langues malaises et indonésiennes n'y sont encore qu'une préoccupation accessoire du **département de Langue et Littérature malgaches**. Et alors même qu'il y a des Chinois à Madagascar, sans oublier l'influence chinoise dans le monde indonésien ou les navigations chinoises du « Moyen Age » dans l'Océan Indien, un étudiant chinois de Tananarive doit encore demander une bourse pour aller étudier à Paris ou à Pékin la langue de ses pères !

Quant aux langues européennes, on peut apprendre à l'Université de Madagascar l'espagnol, mais pas le portugais, qui s'imposerait bien davantage ici. Oublierait-on que les Portugais, inséparables de l'histoire de *tout* l'Océan Indien depuis les dernières années du XV^e siècle, furent en particulier les premiers Européens à toucher Madagascar, à reconnaître, décrire et cartographier l'île (sous le nom d'île Saint-Laurent), à y concurrencer le commerce arabe, à y fonder des établissements, à y tenter une première pénétration du christianisme (30) ? On aura beau nous rappeler que les sources portugaises ont été publiées et traduites par Alfred et Guillaume Grandidier (31), il est aisé de répondre, et tout chercheur le sait :

— qu'une traduction peut toujours être discutée, et ne dispense pas du recours à l'original ; P. Vérin (*op. cit.* n. 2, p. 22) écrit d'ailleurs à propos de la publication de Grandidier : « Quelques-unes des traductions mériteraient d'être refaites » ;

— que d'autres sources peuvent être découvertes (P. Vérin, *ibid.*, signale précisément qu'un professeur portugais lui a communiqué des textes inédits) ;

— que les historiens portugais vouant un intérêt persistant et compréhensible à l'histoire de l'Océan Indien et de ses navigations, il y a une utilité certaine à pouvoir lire leurs travaux récents en la matière (32). En ce Mozambique qui, même décolonisé, continue à parler portugais, des contacts fructueux peuvent encore être pris avec l'Université de Lourenço-Marques.

(30) Cf. Deschamps, *op. cit.*, pp. 63-65 ; reproductions de cartes portugaises dans l'*Atlas* qui accompagne A. Grandidier, *Histoire de la géographie de Madagascar*, Paris, 1885.

(31) A. Grandidier et coll., *Collection des ouvrages anciens concernant Madagascar*, 9 tomes, Paris, 1903-1920. (pour les sources portugaises, voir les tomes I à III).

(32) Par ex. dans les publications du Centro de Estudos Historicos Ultramarinos (Lisbonne) ; la *Revista de Ciências do Homem* (Université de Lourenço Marques) ; les *Actes du 6^{ème} colloque international d'histoire maritime*, partie « Océan Indien et Méditerranée », Paris (S.E.V.P.E.N.), 1964).

Pour des raisons semblables se justifierait ici l'enseignement du néerlandais : présence hollandaise à Madagascar à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e (faut-il rappeler que c'est un Hollandais qui a fait paraître alors le premier dictionnaire de malgache (33) ?) ; étude nécessaire de l'histoire et des langues de l'Indonésie, pour laquelle quantité de travaux sont bien évidemment rédigés dans la langue de l'ancienne puissance colonisatrice ; contacts possibles et toujours souhaitables avec les chercheurs du domaine afrikaans dans la toute proche Afrique du Sud.

D'aucuns blâmeront ces propositions sous prétexte que le néerlandais, dans sa variante afrikaans, est l'idiome des racistes d'Afrique du Sud ; ou que le portugais est la langue du pays qui s'est montré le plus longtemps réfractaire à la décolonisation... Il serait tout à fait indigne d'intellectuels d'y trouver sérieusement matière à refuser à Madagascar l'étude de deux langues aussi utiles à l'approfondissement des antiquités nationales. La politique ne doit pas oblitérer la science.

Mais la seule création linguistique intervenue ici depuis 1972 a été une initiation au russe, langue qui n'a jamais été parlée sur les bords de l'Océan Indien...

En vérité, tant que les cinq ou six enseignements de langues dont je déplore l'absence n'y seront pas institués, l'Université de Madagascar faillira à sa mission.

(33) Deschamps, *op. cit.*, p. 65.

FAMINTINANA

Ilaina ny fampianarana ny « Histoire ancienne » na dia mihanina amin'ny tantaran'ny tany manamorona ny ranomasina Méditerranée ihany aza araka ny fandraisan'ny Tandrefana azy. Nefa tsy maintsy arindra araka ny tany misy ny tena ny fandaharam-pianarana. Raha ny eto Madagasikara, dia tokony tsy hohadinoina ny toetoeiry ny Protohistoire-ny tanintsika (izany hoe : ny tantaran'ny nosintsika talohan'ny taon-jato faha-16) : ohatra, ny fahatongavan'ny mpoinina avy amin'ny faritra manodidina ny Oseana Indiana, ny fotoana nihaviany...

Mba hitaritana ny Malagasy halalala bebe kokoa ny « Histoire ancienne » izay tsy maintsy misy ny tantaran'ireo tany teo ambany fahefan'ny Grika sy ny Romana, dia tokony hatao araka ireto lâlana ireto ny fandinihana azy :

1) *ho tena tantaran'izao tontolo izao no atao hoe « Histoire ancienne » ka omena ny toerana mendrika azy ny Oseana Indiana sy i Azia atsinanana ;*

2) *afantoka amin'ny foto-kevitra mahafaoka an'izao tontolo izao ny fikarohana sy ny fandinihana ; ohatra, ny tantaran'ny nahitan'ny olona sy ny nahafantarany izao tontolo izao, ka amin'izay, dia ho moramora kokoa ny mandinika izay rehetra mikasika ny fihavian'ny Malagasy ;*

3) *abaribary ny fifandraisana nisy teo amin'ny tany mediteraneana sy ny Oseana Indiana ; izany dia ho vita raha ianarana tsara ny momba an'ireo tany maromaro antsoina amin'ny anarana hoe Proche-Orient égypto-asiatique (Ejipta, Palestina, Arabia...).*

Ireo lâlana ireo dia efa arahin'ny Sampana miandraikitra ny tantara (Département d'Histoire) ao amin'ny Oniversite. Anjaran'ny Oniversite ny manohana sy manamafy izany asa izany – ohatra amin'ny fisian'ny fikarohana sy fandalinana momba ny fiteny – niba hahamora ny fikarohana momba ny zavany teto amin'ny Oseana Indiana.

OUTLINE

Even in the limits strictly mediterranean as one understands it in the West, teaching of ancient history has been justified all over the world ; although one must fit the programs of which to the different local audiences. In Madagascar, it is proper to take into account some special aspects of the island-protoclology for its peopling puts the focus on all around the Indian Ocean. But the first steps do not seem to date back to the beginning of our era.

In order to interest Malagasy in the study of ancient history whose Greek and Roman part remains an important element, it would be more advisable to assign to it the three following aims :

1) *extension in an universal view that restores in their place the Indian Ocean and East Asia ;*

2) choice of universalist themes such as the *History of Discovery and Knowledge of the World*, to which it is easy to connect the problems referring to malagasy origins ;

3) setting the focus on the links between « classical » and Indian Ocean antiquities, owing to preferential study of the *Egypto-Asiatic Near-East*.

The department of History at the University of Madagascar has already adopted these aims ; the University must keep the former up by creation of new linguistic teaching necessary for future original researches on the past of the Indian Ocean.